

—Antoine est là avec la voiture, mais tu préféreras sans doute marcher un peu?

—Ah! certes oui! depuis bientôt douze heures que je suis dans le train, je ne serai pas fâché de me dégourdir les jambes. J'ai cru ne jamais arriver dans ce petit trou perdu.

—Ne dis pas de mal du Crotoy, Luce ne te le pardonnerait pas! Donne ton billet de bagages au domestique, il s'en chargera.

Et bras dessus bras dessous, le père et le fils se frayèrent un chemin au milieu de la foule des voyageurs, qui avait envahi l'unique route conduisant au pays.

Beaucoup de baigneurs, qui connaissaient sans doute M. Duperray, le saluaient respectueusement au passage, en même temps qu'ils regardaient son compagnon avec une certaine curiosité.

Ce dernier s'étonna.

—Mais, mon père, vous paraissiez déjà fort connu ici, il me semble?

—Oui, Luce voit beaucoup de monde; il y a des familles charmantes dans la petite Colonie d'étrangers qui vient ici chaque année, et elle y a retrouvé des anciennes amies dont la société lui est très agréable.

—Elle n'est pas souffrante, au moins, Madame Luce?

—Non... pourquoi cette question? Ah! parce que tu ne la vois pas à la gare? tout le monde est parti depuis ce matin, et ils vont être bien étonnés à leur retour en te voyant au château. On ne t'attendait que dans quelques jours. Ils sont allés tous faire un pique-nique avec plusieurs familles à la Pointe de Saint-Quentin. Je n'ai pu les accompagner car je devais avoir des ouvriers aujourd'hui pour quelques réparations; je le regrettais ce matin, mais je m'en réjouis maintenant, car ta dépêche, arrivant en notre absence, tu n'aurais rencontré personne à la gare! Luce sera bien surprise ce soir et bien heureuse aussi, car elle commençait à trouver ton absence un peu longue.

—Chère Madame Luce! murmura pensivement le jeune homme, elle est si bonne. Et Fred?

Le ton était devenu soudain anxieux, tandis que le voyageur attendait avec une sorte d'impatience la réponse à la brève question.

—Hum!... un peu léger comme à son habitude. C'est surtout à cause de lui que Luce sera heureuse de ton retour. Elle prétend que toi seul as de l'influence sur son fils, et que loin de toi, il ne fait rien de bien.

Gérald Duperray haussa légèrement les épaules.

—Pauvre femme, dit-il à mi-voix, j'ai peur que cet écervelé lui cause bien du chagrin. Et... l'autre?

M. Duperray poussa un profond soupir, et son fils sentit trembler le bras qui s'appuyait sur le sien.

—Luce ne t'en a jamais parlé dans ses lettres?

—Non, répondit le jeune homme.

—La malheureuse fille gâte la vie de sa mère... et la mienne aussi, continua M. Duperray, car je ne puis voir souffrir Luce sans prendre part à sa peine. Depuis son retour, notre intérieur est un véritable enfer à certains jours.

—Son retour? elle est donc ici? interrogea vivement Gérald.

—Oui, voilà un mois qu'elle est avec nous. Je te conterai tout cela plus tard. Nous sommes arrivés.

Une profonde contrariété se lisait dans les yeux noirs de Gérald, tandis qu'il suivait son père dans l'avenue du château.

M. Duperray, professeur à la Faculté de Droit à Lille, était resté veuf, après quelques années de mariage. Il avait alors deux enfants: un garçon Gérald, âgé de neuf ans et une petite fille Aliette de deux ans à peine.

Les parents de sa femme, M. et Mme Sounier, s'étaient d'abord chargés des petits, puis, sollicités par leur gendre, qui les aimait beaucoup, ils avaient fini par consentir à habiter avec lui. Né à Lille, dans une vieille famille de magistrats, fils d'un conseiller à la Cour, M. Duperray avait été nommé tout jeune encore professeur à l'école du Droit, et il jouissait parmi ses concitoyens d'une grande considération. Peu favorisé sous le rapport de la fortune, il avait fait donner à ses deux enfants une instruction solide et élevée. Gérald, doué d'une intelligence remarquable s'était toujours distingué, au Lycée d'abord, puis à l'école Normale où il était entré le premier.

Aigrégié à vingt-trois ans, on lui avait confié bientôt la chaire de philosophie au Lycée de Lille, et à l'époque où commence notre récit, il était en train de se faire une place dans le monde des lettres par ses travaux psychologiques et philosophiques. Le nom du jeune maître Gérald Duperray était dans toutes les Revues; deux journaux illustrés donnaient son portrait, et l'annonce d'un de ses livres était un véritable événement littéraire.

Au moment où nous le retrouvons, il venait de passer deux mois dans une Université d'Allemagne, envoyé par le ministère.

Aliette, sa soeur, de sept ans plus jeune que lui, s'était, de bonne heure aussi, consacrée à l'enseignement, et, tandis que son frère se distinguait parmi les plus en vue, elle, plus modeste, mais non moins méritante, acceptait courageusement une place d'institutrice dans une école de Lille.

Une paix profonde régnait dans cet intérieur de braves gens, où chacun travaillait avec ardeur. Mme Sounier, la grand'mère, s'était chargée de la direction du ménage, veillant avec une sollicitude touchante au bien-être de son vieux mari qu'elle adorait comme aux premiers jours, et de ses enfants, qui raffolaient d'elle.

Rien ne semblait devoir troubler ce foyer, uni par les liens d'affections fortes et profondes, lorsqu'un événement inattendu vint brusquement bouleverser cet édifice de bonheur.

Une nouvelle stupéfiante courait dans toutes les bouches: M. Duperray allait se remarier et il épousait Mme Valdas, la veuve de son jeune ami, le richissime banquier Lillois, Henri Valdas, mort deux ans auparavant dans un accident de chemin de fer; les enfants avaient été confiés à la tutelle du vieux professeur.

Un sourire malicieux se jouait sur les lèvres de Gérald, qui, ayant appris en ville l'incroyable nouvelle, entrait gaiement un soir dans le cabinet de son père, déclarant: